

ROXANNE BOUCHARD

Le murmure des hakapiks

La troisième enquête de Joaquin Moralès

Le murmure des hakapiks

De la même auteure

ROMANS, THÉÂTRE ET RÉCITS

La Mariée de corail, Libre Expression, 2020.

J't'aime encore: monologue amoureux, VLB, 2019.

Cinq balles dans la tête: récits de guerre, Québec Amérique, 2017.

Nous étions le sel de la mer, VLB, 2014.

En terrain miné: correspondance en temps de guerre, en collaboration avec Patrick Kègle, VLB, 2013.

L'Orphéon: crématorium circus, VLB, 2012.

La Gifle, Coups de tête, 2007; Typo, 2016.

Whisky et paraboles, VLB, 2005; Typo, 2008.

NOUVELLES ET COLLECTIFS

«Des remèdes gaspésiens», dans *La Traversée des écrivains: la Gaspésie par monts et par mots*, dir. Geneviève Lefebvre, La Presse, 2020.

«La classe de création», dans *Le Réseau des cégeps: trajectoires de réussites*, PUL, 2017.

«Nous venons de loin», dans *À la rencontre de l'autre: la solidarité dans la diversité*, CRÉDIL, 2016.

«Rififi à la bibli», dans *Crimes à la bibliothèque*, dir. Richard Migneault, Druide, 2015.

«Comme la fois où je suis allée à la taverne», dans *Comme la fois où*, dir. Geneviève Jannelle, VLB, 2015.

«Un moment d'égarement», dans *NU*, dir. Stéphane Dompierre, Québec Amérique, 2014.

«Lettre d'amour sans titre», dans *Mille mots d'amour*, Les Impatients, 2008.

«Surf 'n turf», dans *Mœbius: À table!*, n° 115, dir. Francine Allard, Triptyque, 2007.

«Caribbean dream», dans *Mœbius: Compassion*, n° 110, dir. Diane Poirier, Triptyque, 2006.

ROXANNE BOUCHARD

Le murmure des hakapiks

La troisième enquête de Joaquin Moralès

 Libre
Expression

*À Audrey Pelletier,
qui a le cœur ouvert sur le large.*

«Je suis l'océan
Qui veut toucher ton pied»

Tu m'aimes-tu ?, Richard Desjardins

L'escouade

La lame tranche la chair en lanières fines, puis en petits morceaux. À demi gelée, la viande est facile à découper. À l'aide du couteau, Tony McMurray la glisse dans un cul-de-poule en inox. Sur le plan de travail, la longe de loup marin a laissé une coulure de sang carmin foncé, presque noir. Il l'essuie, mais le liquide fuit devant le linge, se fraie un passage jusqu'au rebord du comptoir. Une goutte tombe et éclate en étoile sur la pointe de son soulier.

McMurray fait involontairement rouler son épaule gauche vers l'arrière, tic établi dans son corps depuis son adolescence, tord sa guenille, rince l'espace de travail. Il restera une tache, un ruissellement sanguin, le rappel d'un drame incrusté dans le bois dur, que les propriétaires ne pourront déloger qu'en ponçant le comptoir au complet, qu'en envoyant le bran de scie dans le vent du large.

Le regard du cuisinier est attiré par un faisceau lumineux. Les phares d'une camionnette balayent la lisière d'épinettes grises qui s'avance péniblement vers le couchant. Depuis la maison des Vigneault, il entrevoit, dans la clarté mourante du soir, le logo qui orne la portière. Le véhicule s'immobilise dans la cour voisine.

— Ah ben, tabarnak!

En un éclair, il éteint la lampe du vestibule, tamise celle de la cuisine. Lucien lui a affirmé, quand il l'a déposé sur le chemin de la Belle-Anse, que l'endroit était inhabité pour l'hiver.

Il passe ses mains épaisses et poilues sous l'eau courante du robinet et, tout en s'épongeant les doigts, se rend à la fenêtre

de l'entrée, qui a une meilleure vue sur la maison adjacente. Il tente de percer l'obscurité naissante. Il est certain d'avoir discerné le logo de Pêches et Océans Canada, mais le véhicule est stationné de l'autre côté de la demeure. L'angle de la cour ne permet d'apercevoir que la porte arrière, la remise abritant le bois de chauffage et une partie du salon, quand les lumières sont allumées.

— J'en reviens pas !

Il retourne à son ouvrage, poursuit la préparation de son tartare en riant dans sa barbe.

— Va falloir que je raconte ça à Lulu !

Lucien Carpentier a dû vendre son permis de pêche aux homards, il y a quelques années, après avoir eu des démêlés avec les agents. Tony McMurray s'en souvient bien : il travaillait avec lui quand ç'a mal viré.

Il ouvre des tiroirs au hasard, fouille dans la dépense, trouve quelques pots d'épices, d'herbes que les propriétaires ont dû cultiver, récolter, faire sécher et ensacher avec soin l'automne précédent. Il les trie, en envoie une poignée dans le bol, entame la préparation de la vinaigrette.

Cet après-midi, son ancien capitaine est venu le chercher à sa sortie du traversier et lui a refilé une pizza surgelée. McMurray l'a prise sans dire un mot, mais, quand Lulu l'a débarqué chez les Vigneault, il a planté la boîte dans la poubelle. Parce qu'il y a des limites aux sacrifices auxquels Tony McMurray consent. Il accepte de remonter du Mexique une quinzaine de jours dans le pire moment de l'hiver. Il est d'accord pour attendre seul, dans une maison temporairement délaissée par un couple parti en vacances, que Carpentier revienne. Mais avaler de la cochonnerie, ça, non. Partout où il va, il s'arrange pour bien manger. En entrant dans la demeure, il est allé explorer le congélateur et il a trouvé un filet mignon de loup marin. Ça, c'est un repas ! Des pommes de terre dans la chambre froide, des asperges et des carottes cannées par les propriétaires l'été précédent. Il a ouvert les pots et s'est servi comme un prince.

Fouiller ainsi dans les affaires des autres, ça peut attirer le trouble. Tony McMurray l'admet et avoue même un paquet de petits défauts qui ne lui font pas bonne presse. Mais ça ne lui enlève pas ses mérites. Or, le Terre-Neuvien s'accorde deux qualités. Un, il cuisine bien. La bouffe, c'est tellement sacré à ses yeux que ça lui a valu des contrats importants. D'ailleurs, c'est à titre de chef dans un hôtel pour touristes qu'il passe son hiver à Cancún. Deux, il a la mémoire longue : quand il doit, il doit. Et il rembourse. Si quelqu'un l'a aidé, il s'en souvient et il est prêt à tout lâcher pour rendre son dû. C'est justement pour rendre service à Lulu qu'il est remonté aux Îles.

Il épie d'un œil curieux autant qu'inquisiteur la maison voisine. Personne dans le salon. Le gars doit se préparer à souper, lui aussi. Depuis qu'il a eu des ennuis avec la police, McMurray déteste tous ceux qui portent un uniforme et un livret de tickets, du patrouilleur à l'agent des pêches, mais il se raisonne. Lulu a dit qu'il ne serait là que quelques heures. Pas vraiment de quoi s'énerver.

Il mêle la viande à la vinaigrette, laisse reposer.

Lucien Carpentier a parlé d'une chasse payante. Il lui a fait monter un menu pour une dizaine de jours et s'est occupé des courses. Le temps passera vite. Déjà, à la Saint-Valentin, il pourra retourner s'offrir des petites Mexicaines pas chères avec ses amis.

Il sort les pommes de terre du bol d'eau où il les a fait tremper, les essore, les dépose dans un cul-de-poule, ajoute de l'huile et des épices, touille, étend le tout sur une plaque qu'il envoie au four, s'approche de nouveau de la fenêtre de l'entrée.

Le salon s'illumine. Un instant, McMurray reste interdit.

— Ah ben, tabarnak ! C'est une femme !

Il va chercher le télescope avec lequel les Vigneault doivent observer la mer, l'installe dans le vestibule, ajuste la lentille. Lucien lui a raconté que Normand Petitpas avait reçu une amende, pas plus tard qu'hier, dans le bout de Pointeaux-Loups parce que son hakapik était trop long d'un

centimètre. Le chasseur l'avait pris de travers, déclarant qu'avec les animalistes qui leur font déjà la vie dure, les employés des pêches devraient se tenir tranquilles. Mais surtout, Petitpas était doublement insulté, car l'agent qui lui avait donné la contravention, c'était une femme ! Une jeune de vingt ans, le nombril encore mouillé.

La voisine sautille. Le plancher doit être froid.

— Frigide en plus !

McMurray se trouve drôle. Il la voit plus nettement, maintenant qu'elle allume le poêle à bois. Comme si elle était juste ici, dans la pièce à côté.

Les petites agentes sans cœur qui se pensent tout permis, ça mérite d'être remis à leur place. Lui, McMurray, il sait comment donner ça, une leçon, à une salope qui l'a cherché.

Il ferme un œil pour mieux la regarder. Elle se redresse, revêt un anorak, se dirige vers la porte-fenêtre, à l'arrière de la maison. Elle est gentille, se dit Tony : elle va exactement dans le bon angle pour qu'il la voie. Elle tarde un peu. Elle doit enfiler des bottes. Ça y est : elle vient sur le perron. La bourrasque la fait reculer d'un pas. Elle rabat son capuchon sur sa tête, des mèches folles virevoltent dans tous les sens. Elle se rend à l'abri à bois, se charge les bras de bûches. Elle en a trop pris, ça se remarque d'ici. Elle monte l'escalier en vacillant, échappe quelques rondins, rentre, referme la porte derrière elle, probablement avec le pied. McMurray se demande si elle va la verrouiller.

Ça serait facile de se faufiler jusque-là. Il n'aurait même pas besoin de passer par la route. La terre est gelée, le vent a soufflé la neige, il lui suffirait de marcher sur la dune, entre les têtes courbées des tiges de blé de mer, pour atteindre la porte-fenêtre.

Elle dépose les bûches près du poêle, retire son manteau. Si elle a contrôlé la chasse toute la journée, elle doit avoir froid. Elle va prendre sa douche, souper en robe de chambre, peut-être. À moins qu'elle ait prévu une sortie.

Il retourne à la cuisine, vire les frites sur la plaque qu'il réenfourne.

En plus, il aime ça quand une fille se débat. Elles ne sont pas chères, les Mexicaines, mais trop dociles. Une femme, il faut que ça crie un peu. Sinon, c'est moins satisfaisant.

Il revient dans le vestibule, fouille dans le placard, trouve une tuque-cagoule grise. Il a des capotes dans son sac. Plus il y pense, plus il s'enthousiasme : tout le monde ignore qu'il est dans les parages et, après son voyage de chasse avec Lulu, il repartira au Mexique. La fille va croire que c'est Petitpas qui la punit pour l'affaire du ticket. Tony McMurray aimerait ça qu'un gars d'ici soit traîné dans la boue. Ça le vengerait d'une vieille histoire entre lui et les pêcheurs de Grande-Entrée. Mais ça, c'est si elle porte plainte. Elles ne se plaignent pas toujours, il le sait d'expérience.

Son cellulaire sonne. C'est Carpentier. McMurray répond en se penchant de nouveau sur la lunette.

— T'as-tu mangé ?

— Pas encore, pourquoi ?

Une petite fenêtre s'éclaire à l'étage : la fille est dans la salle de bain. Si elle redescend en robe de chambre, c'est qu'elle n'a rien de prévu. Elle sera facile à surprendre. Et à prendre.

— J'irais te chercher pas tard, pour te mener au bateau. Me suis renseigné : le capitaine est arrivé pis tu vas pouvoir dormir là. On devrait partir demain midi.

La douche est presque en face de la fenêtre. McMurray voit une main qui ferme le rideau. Elle est tellement proche qu'il s'en flatte le sexe, à travers le pantalon. Il commence à bander. La minuterie du four sonne. Il se redresse, marche vers la cuisine, sort les frites. Son épaule gauche roule machinalement vers l'arrière.

— Donne-moi une heure. J'ai pas encore soupé. Pis j'ai faim.

Pendant que McMurray dévore son tartare de loup marin, Simone Lord entre dans la douche en frissonnant.

Elle a passé l'après-midi à patrouiller en quatre-roues sur la plage de Pointe-aux-Loups. Les chasseurs de phoques gris se dépêchaient d'entasser les prises avant la tempête. Déjà, en fin de journée, ils pouvaient sentir le vent tourner au nord-ouest. Elle savonne longuement ses mains, rougies par l'empreinte grasse du sang, puis courbe la tête sous le jet, fait mousser le shampooing dans ses cheveux, touche du doigt une vertèbre qui, paraît-il, saille sous sa peau.

À la fin d'une enquête en collaboration avec la Sûreté du Québec, l'automne dernier, alors qu'elle était penchée sur la rédaction de son rapport au poste de Gaspé, l'agente des pêches avait soudain senti un effleurement, presque une caresse, sur sa nuque. Elle avait sursauté, tourné la tête. Le sergent Moralès, son supérieur dans cette affaire, avait retiré sa main, honteux, comme s'il s'était lui-même surpris à faire ce geste déplacé.

— Il y a... tu as une... heu... une vertèbre qui ressort, là.

Elle avait rougi comme une adolescente, remonté pudiquement son col, avant de comprendre qu'il était ému, lui aussi. Il s'était excusé, puis avait pris la direction de la porte. Mais, au lieu de la franchir, il s'était immobilisé.

— Tu pars quand pour les Îles ?

— Dans quelques jours.

— Et tu reviens quand ?

— À la fin mars.

— Je... heu... t'appelle à ton retour ?

Elle avait soufflé un « oui » ébranlé et il avait quitté la pièce en se cognant l'épaule contre le cadrage.

Elle entend un bruit, tend l'oreille : son cellulaire sonne. Elle l'a laissé sur le comptoir, en bas, dans la cuisine. Elle ferme l'eau, se sèche, éponge ses cheveux. Elle hésite. Sa jeune collègue, l'agente Stéphanie Poirier, l'a invitée au cinq à sept des recrues, au bar Le Central. Simone regarde l'heure. Elle pourrait s'habiller, manger en vitesse et aller les rejoindre. Ah, pis non. Elle n'a plus l'âge de ces petits nouveaux qui se félicitent

de donner des tickets à qui mieux mieux. Surtout pas ce soir. Elle enfle une robe de chambre, des pantoufles, descend.

L'odeur chaude du pot-en-pot commence à envahir la cuisine. Simone n'est pas très habile, côté popote, elle préfère les plats préparés, et ceux de la boucherie Côte à Côte la réconfortent dans sa solitude. Elle saisit son cellulaire, avance vers la fenêtre de la salle à manger.

La lumière de la lune est tamisée par l'abat-jour de soie blanchâtre des nuages.

À l'ouest, les falaises découpent le terrain. La semaine dernière, un pan de grès rouge s'est affaissé dans l'océan. Pas un grand morceau, à peine deux mètres par un mètre, mais Simone était dehors, à ce moment-là. Elle a entendu le sol craquer, elle a vu le plateau se fissurer et, dans un grondement sourd, tomber d'un coup dans le golfe du Saint-Laurent. La glace a fendu sous le poids de la terre. Des gerbes d'eau ont giclé vers le ciel, ont chuté sur le terrain, coulé vers la mer. En filigrane contre la bordure de l'escarpement, de larges doigts de givre sont restés imprimés, comme si un monstre marin s'agrippait à la falaise pour grimper jusqu'à la maison.

Au nord, un sentier mène aux dunes, là où l'ammophile, courbée par le frimas de cette fin de janvier, vibre dans la complainte lancinante du noroît.

Les autres côtés de la demeure sont protégés par des buissons d'épinettes noires, dont ne subsiste parfois qu'un tronc gris, hargneux, hérissé de branches cassées aux pointes affilées comme des poignards. Ils poussent penchés vers l'est. Constamment secoués par les à-coups hachés du vent, leurs têtes touffues d'épines dures exécutent, dans la bourrasque rude, des mouvements semblables à ceux des jeunes rockers dans les crescendos saccadés de la musique *heavy metal*.

Son superviseur de Pêches et Océans Canada, Jean-Guy Thériault, lui a laissé un message. Au moment où l'agente Lord s'apprête à l'écouter, la sonnerie retentit de nouveau. Le nom d'Érik Lefebvre apparaît sur l'écran. Elle répond.

— Salut, Simone! Comment ça va?

La voix de son ami gaspésien est pleine d'enthousiasme.

— Correct.

— C'est tout? Ça fait deux semaines qu'on s'est pas parlé pis c'est tout ce que t'as à dire: «correct»?

— Les prédictions météo annoncent un vent du nord-ouest de plus en plus fort. Les chasseurs rentrent chez eux. Mon superviseur m'a expliqué que les sorties de janvier au loup gris achevaient. Comme la chasse au phoque du Groenland va commencer juste dans un mois, quand la banquise sera solide et que le sevrage des petits sera fait, il prévoit qu'on aura un peu de répit.

Elle ouvre la porte du four. Le pot-en-pot est presque prêt. Après un silence, Lefebvre reprend.

— Wow! Je pensais jamais qu'on aurait un jour une relation aussi complice et remplie de belles confidences!

Peut-être qu'elle n'est pas très habile avec l'intimité.

— Pis toi? Es-tu venu à bout de tes bagages?

Debout devant trois immenses valises grandes ouvertes et bondées de stock, Érik Lefebvre est confronté à l'un des plus grands mystères de sa vie: comment différencier le nécessaire du superflu? Ou, comme dirait l'autre: comment séparer le bon grain de l'ivraie? Il y travaille depuis trois semaines.

— Je comprends pas ce qui s'est passé. Au début, j'ai suivi les consignes des organisateurs de la Traversée, j'ai sorti une valise normale pis un petit sac à dos, mais là...

— T'es allé chercher les deux grosses valises dans mon hangar?

Lefebvre l'avoue.

— Soyons francs: j'ai perdu le contrôle.

Simone Lord sourit et se verse un verre de vin.

— Enlève tout ce qui est pas essentiel à un voyage de ski.

— C'est pas si facile que ça. L'essentiel, c'est ben différent d'une personne à l'autre. Les chemises, par exemple: ça prend un choix minimum pour s'adapter à l'ambiance. Si l'atmosphère le permet, je mettrais volontiers celle avec des palmiers roses.

Simone Lord se rend dans le salon, ajoute une bûche dans le feu, puis s'avance en direction de la porte-fenêtre. Du côté de la maison des Vigneault, plus tôt, elle a cru apercevoir une lumière qui s'éteignait.

— Pis t'es vraiment obligé de réduire ?

— C'est mieux. On prend l'avion jusqu'à Montréal pis, après, les organisateurs ont loué un bateau de croisière qui va nous servir d'hôtel. On est deux par chambre.

— Ah, oui ? Je pensais que vous restiez en Gaspésie.

— Non. On va skier à Québec, Sainte-Anne-des-Monts, Carleton, Paspébiac...

Les nuages deviennent compacts, l'espace visuel rétrécit rapidement. La nuit avale le large autant que les épinettes, force le regard à battre en retraite. Le vent a remblayé hier le chemin qu'elle avait minutieusement dégagé en début de semaine, il a formé des vagues de poudreuse entre le bas des marches et l'abri à bois.

— Chanceux ! Ça va être spectaculaire de skier le long du fleuve pis dans les Appalaches !

— On a reçu un courriel aujourd'hui : il y a eu des annulations de dernière minute, il reste des places. Tu devrais venir, Simone.

Tantôt, elle est allée chercher des bûches. Les bras trop encombrés, elle a échappé quelques rondins sur le perron. Elle en aura besoin demain matin. Autant les rentrer tout de suite.

— Je peux pas, je travaille.

— Prends congé !

Elle enfile ses bottes, tire la porte vitrée, qui glisse en silence dans son rail.

— Au printemps, quand je reviendrai à Gaspé, je prendrai des vacances.

La bourrasque la fouette, remonte dans sa robe de chambre, pénètre entre ses cuisses. Simone se penche, ramasse rapidement les morceaux de bois, en coinçant difficilement le téléphone entre son oreille et son épaule.

— Je le savais que tu dirais ça!

Une fois à l'intérieur, elle pousse la porte du pied, veille à la refermer complètement, car le noroît a tendance, sinon, à la faire siffler. Elle ne verrouille pas, non. Aux Îles-de-la-Madeleine, personne ne fait ça.

— Notre relation amicale serait rendue à un tel degré d'intimité que tu lirais en moi, Érik Lefebvre?

— T'es pas difficile à lire : tu souffres du syndrome de la première de classe!

— Le syndrome de la première de classe?

Quand son superviseur l'a conduite ici, au début de novembre, Simone s'était étonnée de trouver la porte ouverte. Jean-Guy Thériault avait ri : « Si un voleur venait ramasser quelque chose, il l'apporterait où ? À deux coins de rue pis il se ferait prendre trois jours plus tard ! » Il avait ajouté que, la dernière fois qu'ils avaient vu passer un maniaque sexuel aux Îles, les pêcheurs de Grande-Entrée l'avaient envoyé à l'eau.

— Les filles, vous êtes beaucoup à souffrir de ça.

— Je pensais que t'étais agent de police, pas psychanalyste.

L'absence de larcins lui avait vite été confirmée par le fait que le propriétaire de la maison était parti pour la saison froide en louant sa demeure avec tout ce qu'elle contenait de sa vie : livres de cuisine, disques, clichés d'amoureux, de voyages, de fêtes de famille.

— Un bon policier doit connaître l'âme humaine. Surtout celle des femmes. Pis j'ai lu pas mal de revues de psycho pop. Ça aide.

— Alors, expliquez-moi ça, docteur.

Lefebvre se racle la gorge.

— À la petite école, quand la cloche de quatre heures sonnait, nous autres, les gars, on se garrochait dehors : on jouait au soccer, on piquait des bonbons au dépanneur, on traînait sur la plage. Mais pas vous autres ! Vous autres, les premières de classe, vous vous dépêchiez à rentrer chez vous pour aller vous

flageller avec les leçons pis l'examen du lendemain. Vous aviez tout le temps un devoir à faire, un délai urgent à respecter...

L'agente se rend au poêle pendant qu'Érik se lâche lousse dans sa théorie.

— Vous étiez faciles à reconnaître : vous étiez les seules volontaires à monter au tableau.

Bordées de bois de mer et protégées par des écrans de verre, des photos d'une épopée familiale bien remplie tapissent les murs de cette maison et rappellent à Simone Lord qu'elle est étrangère, hors cadre, qu'elle ne sourit dans les bras de personne.

— Vous avez jamais appris à mentir. Vous étiez tout le temps coupables ou honteuses de quelque chose qu'on vous reprochait même pas. Ça fait que vous avez pris l'habitude d'obéir.

Encombrée par le cellulaire, Simone ne sait plus comment se départir des bûches.

— Les premières de classe, vous vous êtes donné le monde en fardeau, ça fait qu'au lieu d'avoir du plaisir, vous passez votre vie avec des responsabilités.

Tant pis : elle flanque le bois par terre. Lefebvre continue comme s'il n'avait rien entendu.

— Rendues adultes, ça empire : vous devenez la maîtresse et la première de classe en même temps, ça fait que vous vous imposez des charges trop lourdes pis après, vous vous punissez.

Elle a reculé d'un bond pour éviter de recevoir un rondin sur le pied et a accroché, dans son mouvement, un cadre, qui s'écrase au sol avec fracas.

— Toi, agente Lord, devant ton propre peloton d'exécution, t'es du genre à crier : « Feu ! »

La vitre protégeant une photo de couple en kayak s'est brisée. Simone laisse ses bottes près du feu, va chercher un balai et un porte-poussière, ramasse les morceaux.

— Faudrait arrêter ça pis venir jouer avec nous autres.

De minuscules fragments ont perforé le visage de la femme. Elle ignore comment elle pourra arranger son dégât. Lefebvre tousote, comme s'il hésitait, poursuit son exposé.

— Après ça, les premières de classe, vous êtes pas bonnes, en amour.

Simone jette les éclats de verre, dépose le cadre brisé sur l'étagère, près de la chaîne stéréo, s'interroge : elle pourrait mettre de la musique, à l'occasion. Beaucoup de gens font ça, allument la radio ou la télévision pour se donner l'illusion d'avoir de la compagnie. L'agente Lord, elle, traverse les soirées dans un mutisme dense qui n'est habité que par les craquements du bois dans les flammes du poêle et par le remueménage des rafales incessantes.

— Vous voulez tellement avoir des bonnes notes que vous refusez d'être déstabilisées, de perdre le contrôle, de vous abandonner, d'être dans la lune, de rêver, de laisser un homme vous distraire, vous déconcentrer, vous chavirer.

Son regard est de nouveau attiré par la vitre éclatée du cadre, par la photo lacérée.

— Écoute, Simone... Tu te souviens que j'ai vécu, disons, un moment de grâce avec ta sœur quand elle a visité la Gaspésie, y a quatre ou cinq ans ?

— Oui.

La minuterie du four sonne, le repas est prêt. Simone revient à la cuisine, sort le pot-en-pot, s'installe à la table.

— On a un peu parlé, elle et moi... De vos choix, de votre famille...

Cette fois, elle coupe la parole à son ami.

— Qu'est-ce que tu veux me dire, Érik ?

Elle a oublié ses pantoufles dans le salon, mais elle n'a pas envie d'aller les chercher. Elle frotte ses pieds nus l'un contre l'autre pour les réchauffer, boit une gorgée de vin pendant que Lefebvre se lance.

— Après ça, as-tu reçu des nouvelles de Moralès ?

Elle s'étouffe dans son vin.

— Simone, ça va ?

Pliée par une violente quinte de toux, elle pose le cellulaire sur la table, se lève, se verse un verre d'eau, tente de retrouver

son souffle, de contenir les larmes que la suffocation provoque. Simone sent soudain, de nouveau entre ses mollets, un courant d'air froid. Elle se ressaisit, se redresse, en alerte. Il y a du bruit sur le perron. Elle avale un peu d'eau, reprend le téléphone. Sous ses pieds, le plancher encore glacial est une brûlure.

— Y a quelqu'un qui arrive. On se rappelle.

Pendant que l'agente Lord remet l'appareil sur la table et se dirige vers la porte, Lefebvre, satisfait de la réaction de Simone, ajoute deux gants de baseball et une demi-douzaine de balles dans la troisième valise.

Debout dans la timonerie du *Jean-Mathieu*, qui tangué sous ses pieds, Bernard Chevrier regarde Denis Éloquin, qui, les mains dans les poches, balance son poids d'en avant en arrière. Ce n'est pas son genre d'être nerveux, mais c'est la première fois qu'il loue son chalutier.

— C'est Nancy, hein ?

Éloquin ne répond rien, détourne la tête en direction du quai désert de Cap-aux-Meules. Chevrier comprend. Les lumières des lampadaires vacillent. Le vent prend son nord-ouest.

Nancy est fâchée que son mari ait accepté de louer son crabier aux Painchaud, mais comment est-ce que Denis aurait pu faire autrement ? Le fils Painchaud, Marco, a beau être ce qu'il est, n'empêche que c'est son neveu et que sa mère l'a abandonné en fichant le camp des Îles, alors que le jeune n'avait pas douze ans.

Denis comprend que sa petite sœur ait quitté un conjoint tellement ivrogne qu'il rentrait tous les soirs dormir dans les mauvaises maisons et qu'il fallait le chercher tous les matins pour le ramener dans le bon salon. Mais il n'a jamais réussi à accepter qu'elle laisse son enfant. Quand elle est partie, c'est Denis Éloquin qui a veillé sur le jeune et payé pour les études, même celles à Québec.

L'année passée, lorsqu'il a appris ce que Marco faisait dans la Vieille Capitale, Éloquin a manqué trois jours de pêche pour

aller débusquer son neveu dans la plus basse des basses villes. Il l'a abordé en voiture, comme le faisaient les clients, l'a installé de force sur la banquette arrière et l'a ramené chez son père. Bernard Chevrier sait tout ça. C'est Denis, encore, qui a mis la main dans son portefeuille quand est venu le moment de le faire engager sur un homardier, pour lui remettre du plomb dans la tête ou du sel des Îles dans le cœur. Il a payé le salaire de Marco tout l'été, en douce, pour que le capitaine le garde à bord.

Il est comme ça, Denis Éloquin : il ne dormira pas tant qu'il n'aura pas ramené son neveu dans le droit chemin. Nancy Chevrier le connaît, son homme : elle ne l'a pas épousé pour l'argent, mais pour ses paumes grandes ouvertes.

Or, il y a quelque temps, Marco Painchaud, accompagné de son père, est allé rencontrer son oncle pour louer le *Jean-Mathieu*. Le père a dit qu'il paierait. Denis Éloquin a accepté, encore une fois, de dépanner son neveu, mais ça ne l'empêche pas, debout dans la timonerie de son chalutier semi-hauturier long de vingt mètres, de s'inquiéter.

— Si quelque chose casse, le temps de faire réparer, on risque de manquer le phoque du Groenland.

Et peut-être l'été de pêche au complet. Bernard Chevrier le sait, mais ni lui ni le mari de sa sœur n'osent formuler l'hypothèse à voix haute. C'est ça qui préoccupe Nancy. La comptable se tracasse pour l'argent, l'épouse est soucieuse que son homme passe une saison à terre. Ça fait assez longtemps que les deux beaux-frères naviguent ensemble pour que Bernard Chevrier comprenne ces enjeux. Éloquin et lui sont pareils : ils aiment tout de la mer. Et la terre n'est qu'un compromis.

Les prévisions annoncent que le nordet va se lever dans quelques jours et qu'une tempête va dévorer l'horizon, à la fin de la semaine. Pour le rassurer, Chevrier se fait conciliant.

— Si le nordet se lève, on n'ira pas à Pictou Island.

Denis Éloquin fixe le quai avec intensité. Il a exigé que Marco Painchaud engage son beau-frère parce que Bernard est un des seuls capitaines en qui il a vraiment confiance.

— C'est pas moi qui vas te dire où aller.

— Je vas me diriger du bord de la Nouvelle-Écosse. Si on tue pas à Margaree Island, je pousserai peut-être jusqu'à Henry Island.

— Pas sûr qu'il reste des phoques dans ces coins-là. Le sevrage est fini depuis un bout, les troupeaux ont dû migrer. Si t'emmènes pas les gars à Pictou, vous risquez de revenir légers. Le père de Marco m'a pas donné beaucoup, mais il a quand même payé pour une vraie location.

Bernard Chevrier n'a pas besoin d'un dessin. Aucune escouade ne souhaite rentrer bredouille, pas plus celle de Painchaud que les autres. Il ne voudrait pas non plus que le neveu de Denis soit humilié.

L'ennui, c'est que, pour se rendre à Pictou, au Nouveau-Brunswick, il faut non seulement contourner l'Île-du-Prince-Édouard, mais pénétrer très profondément dans le détroit de Northumberland. Un coup sur place, si le nordet se hérissé, le *Jean-Mathieu* devra sortir vite en maudit, sinon les glaces pourraient le prendre en étau, et là, même si la coque est en acier, tout peut casser. Or, le nordet est censé se lever, et raide avec ça. C'est la raison pour laquelle les autres chasseurs rentrent.

Sauf que Marco Painchaud veut absolument la faire maintenant, sa chasse. Il dit que, grâce au mauvais temps, il n'aura pas les animalistes sur le dos. Cet argument, Éloquin peut le comprendre ; il déteste les animalistes autant que les requins blancs. Il faut ajouter que c'est le seul moment où Painchaud peut louer un chalutier : dans les prochaines semaines, tout le monde se préparera pour le phoque du Groenland. Même pour monter son escouade, ça n'a pas dû être facile.

— Tu sais si Marco a engagé Réjean ?

— Réjean Vigneault ? Non. Lui pis sa femme sont partis faire du ski en Gaspésie. Mais il a dit qu'il avait un gars de Pointe-aux-Loups. Pis deux de Grande-Entrée, je pense.

— Juste cinq ?

— Peut-être un observateur de Gaspé.

— Rien là.

— Je vais garder mon cellulaire allumé, même à l'hôpital. Hésite pas à m'appeler.

Bernard acquiesce. Si la fille de Denis Éloquin n'était pas sur le point d'accoucher de son premier, c'est sûr qu'il prendrait lui-même la barre, mais il y a des situations où la famille ressemble à un détroit qu'il faut emprunter, malgré les vagues parfois contraires et les jours de sale temps. Et Nancy a dû insister : ce n'est pas tous les jours qu'on devient grand-père.

Une camionnette arrive au quai, s'immobilise en parallèle du *Jean-Mathieu*. Denis Éloquin émerge de sa songerie et se tourne vers son beau-frère.

— Je vais te laisser gérer ton escouade. Oublie pas : protège d'abord l'équipage, ensuite le bateau.

— Je vas être prudent.

— Rappelle-toi surtout que tu es, après Dieu, le seul maître à bord.

Denis le regarde avec tant d'intensité que Bernard se sent légèrement ébranlé, comme s'il lui annonçait un malheur à venir. Dehors, le passager de la camionnette ramasse ses bagages. Pendant que les beaux-frères s'échangent une dernière poignée de main, ils entendent la portière qui claque.

— Au pire, je ramène à vide, Denis.

— Au pire, tu laisses le bateau. Mais tu reviens, Bernard.

Le capitaine Chevrier a à peine le temps de hocher la tête que le propriétaire est parti. Au moment où, passant par la proue, ce dernier quitte le crabier, le nouveau venu saute sur la poupe.

C'est l'heure où la marée ajuste le navire à la hauteur du quai. Sans se retourner, Denis Éloquin monte dans son auto et disparaît dans la nuit. Depuis la timonerie, Bernard Chevrier épie l'homme qui contourne la chaloupe amarrée contre le pavois de tribord et le véhicule tout-terrain chaîné au pont, puis entre. Il l'entend qui appelle, depuis le vestibule.

— Quelqu'un ?

Le capitaine se penche vers l'escalier.

— Ouais.

— Painchaud est-tu arrivé ?

— Pas encore.

Rien de plus. Le nouveau venu va installer ses affaires dans la cabine. Chevrier allume l'écran du téléviseur, enfle un disque d'émission de chasse dans le lecteur DVD. C'est sa femme qui lui enregistre ça, quand il est parti en mer. L'autre monte.

— C'est toi, le capitaine ?

— Ouais. Bernard Chevrier. Pis toi, t'es qui ?

Le gars étire la main. Des tatouages lui mangent le poignet.

— Michaël Lapierre, Pointe-aux-Loups.

Chevrier fronce les sourcils. Des Lapierre, il y en a tellement, par ici, que le patronyme à lui seul n'évoque pas grand-chose.

— Ça me dit rien.

L'autre sourit, se rappelle que, dans l'estuaire, il faut préciser sa lignée pour être replacé dans la mémoire des Madelinots.

— Michaël à Normand à Eudore.

— Michaël à Normand à Eudore ! T'es-tu sérieux ?

— Ouais.

Chevrier tend une paume bienveillante, que Lapierre saisit avec entrain.

— Excuse-moi, je t'avais pas reconnu, je savais pas comment agir.

— Pas de trouble.

— Comment va ton père ?

— Pareil que d'habitude, mais il a plus mal aux genoux.

— Ça fait longtemps... T'avais quel âge quand t'es parti des Îles ? Seize ans ?

— T'as bonne mémoire !

— Pis t'es rentré quand ?

— Ça fait une couple de semaines. Avec Marco Painchaud. C'est lui qui m'a convaincu d'embarquer.

CAP-AUX-MEULES, ÎLES-DE-LA-MADELEINE. FIN JANVIER.

Alors que le nordet menace, l'agente Simone Lord monte, à titre d'observatrice, sur le *Jean-Mathieu*, un chalutier en partance pour la chasse au phoque. Elle n'est pas la bienvenue à bord. La météo s'annonce rude. Pour Simone, mais aussi pour Joaquin Moralès, qui retire son alliance comme on arrache un arbre. Déraciné, il embarque avec Érik Lefebvre, en vue d'une semaine de ski aux abords du Saint-Laurent. Juste avant le départ, la psychologue judiciaire Nadine Lauzon arrive en courant, avec un dossier sur lequel l'enquêteur Moralès devrait se pencher.

Un roman policier empreint de poésie, de froid et de glace. Absolument bouleversant !

L'hakapik est une arme formée d'un bâton de bois orné d'une tête de marteau et d'un crochet. D'origine norvégienne, il est conçu expressément pour la chasse au loup marin.



ROXANNE BOUCHARD lit beaucoup, mais rit surtout. Essayiste et dramaturge, elle enseigne la littérature au cégep de Joliette. La première enquête de Moralès, *Nous étions le sel de la mer*, a été finaliste aux Prix Tenebris, France-Québec et Henri-Quéffelec. *La Mariée de corail*, la deuxième enquête de Moralès, se situe à Gaspé. *Le Murmure des hakapiks* en est la suite. La série est aussi vendue dans les pays anglo-saxons, en Allemagne et en Italie.

 roxanne.bouchard.737
 rbouchard72
roxannebouchard.com


Groupe
Livre
QUÉBECOR

ISBN 978-2-7648-1492-5

